

## **L'homme pris et torturé par le langage ou Le symbolique, Nom-du-Père et torture<sup>1</sup>**

Je n'explique pas tout suite mon titre. Je vais y venir en tressant deux brins, à propos desquels je commence par rappeler des choses bien connues<sup>2</sup>.

Le brin *langage* : l'abord proprement lacanien de la psychanalyse a pour fondement, constant dans son énoncé même si variable dans ses interprétations, l'axiome de l'inconscient structuré comme un langage, inséparable du ternaire des trois dimensions, S.I.R. le symbolique, l'imaginaire et le réel, nouveau paradigme pour la psychanalyse<sup>3</sup>. L'importance respective et la relation de ces deux fondements dans le déplacement de Lacan par rapport à Freud n'est pas mon problème immédiatement.

Le brin *folie* : la théorie lacanienne de la psychose a pour socle la forclusion du Nom-du-Père.

J'ajoute que dans les deux cas, quelles que soient les complications et raffinements rajoutés par la suite, ces deux points sont restés inébranlés à travers tous les développements et toutes les mutations de la théorie.

Ces deux fondements sont de toute évidence solidaires : pour définir le Père comme un signifiant — le Nom-du-Père —, comme ce signifiant qui, par la métaphore paternelle, constitue la clé de voûte du système signifiant, il faut avoir déjà posé que l'inconscient est en effet structuré comme un langage, traduisons ici : constitué de signifiants et régi par les mécanismes de la métaphore et de la métonymie. J'ai introduit le mot système, comme le fait Lacan lui-même, dans *Les formations de l'inconscient* par exemple. Terme nécessaire à toute approche structuraliste. L'introduction centrale de l'Autre barré et de son signifiant, n'efface pas cette référence au système. Elle y introduit la fonction du manque auquel les concepts logiques d'incomplétude et d'inconsistance offriront des issues formelles. L'introduction de la logique du pas-tout appliquée à la langue constitue une remise en cause plus radicale de la pertinence pour l'inconscient du concept de système au sens structuraliste. L'inconsistance du symbolique n'est toutefois pas telle que justement il ne puisse, dans le nœud borroméen, s'écrire comme une des trois consistances.

---

<sup>1</sup> Ce texte a fait l'objet d'une première publication dans *Corrélat*, juillet 2010, n° 4/5. NDLR.

<sup>2</sup> Ce texte a été prononcé au séminaire de Françoise Gorog à Sainte Anne.

<sup>3</sup> Pour adopter provisoirement la formule de Jean Allouch, sans adopter jamais les conclusions qu'il en tire dans *Freud et puis Lacan*. EPEL.

*Côté folie ou psychose : Continuité ou discontinuité entre psychose et « normalité » ?*

Il est à remarquer qu'il y a un écart important entre la théorie de la forclusion du Nom-du-Père comme fondement structural de la psychose et la conception de la folie avancée en 1946 dans les « Propos sur la causalité psychique ». Le changement des termes (folie, psychose), qui ne sont bien sûr nullement équivalents, n'étant pas indifférent. Dans ce dernier texte (les « Propos ») la folie, pensée comme fondée sur le rapport imaginaire, est montrée comme une possibilité essentielle, limite révélatrice de l'être de l'homme, dans une perspective essentiellement *continuiste* avec le normal, même si elle est rapportée à une « insondable décision de l'être<sup>4</sup> ». Je vous rappelle une citation très connue qui condense cette vue :

Et l'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté<sup>5</sup>.

En même temps que le psychiatre et le psychanalyste, c'est ici véritablement le Lacan philosophe qui parle et se prononce sur l'être de l'homme, dans cette phrase qu'il revendiquera encore beaucoup plus tard, alors que sa théorie de la folie aura radicalement changé. Ceux qui, comme moi, viennent à la psychanalyse par la philosophie, c'est bien souvent avec cette conviction que l'être de l'homme ne peut être compris sans la folie, et que, quelles que soient ses limites, la psychanalyse, et singulièrement avec Lacan, s'est plus avancée dans cette voie que quoi que ce soit d'autre. Les grands aliénistes du XIX<sup>e</sup> siècle avaient pleinement cette dimension philosophique<sup>6</sup> qui paraît bien oubliée par la psychiatrie à prétention scientifique.

La dominante continuiste est cohérente avec l'explication de la folie par les mécanismes de l'imaginaire : le fou est vu comme celui qui radicalise la méconnaissance constitutive du moi humain par laquelle il se prend pour lui-même. L'aliénation n'est pas réservée aux aliénés, elle est constitutive du narcissisme humain.

« Insondable décision de l'être », par contre, implique, dans une tension paradoxale, ici résolue par le bonheur de la formulation, à la fois le caractère irréversible de la folie, et qu'il s'agit pourtant de liberté, et donc que le fou est à traiter comme un sujet et non pas comme une maladie. Il faut noter que la corrélation paradoxale entre folie et liberté est une constante dans l'enseignement de Lacan qu'il aura présentée dans diverses versions (tantôt

---

<sup>4</sup> E. p. 177.

<sup>5</sup> Suite immédiate de la citation : « Et pour rompre ce propos sévère par l'humour de notre jeunesse, il est bien vrai que, comme nous l'avons écrit en une formule lapidaire au mur de notre salle de garde : "Ne devient pas fou qui veut". Mais c'est aussi que n'atteint pas qui veut, les risques qui enveloppent la folie », E., p. 176.

<sup>6</sup> Cf. Jean Rigoli, *Lire le délire*, Paris, Fayard, 2001.

analysant le discours contemporain de la liberté comme typiquement délirant, tantôt déclarant que le fou c'est l'homme libre (en ceci qu'il est affranchi de la demande)<sup>7</sup>.

La théorie de la *forclusion* s'inscrit au contraire sur le versant de cet aphorisme écrit par Lacan sur les murs de la salle de garde « Ne devient pas fou qui veut » — dans une optique de *discontinuité* radicale entre la psychose et les autres structures. Entre-temps, Lacan a introduit la structure de langage, sur laquelle repose cette théorie de la forclusion, qui situe la causalité de la folie dans le registre symbolique (rejet d'un signifiant primordial) et considère désormais que les phénomènes imaginaires, quel que soit leur caractère spectaculaire, sont subordonnés, voire non spécifiques. La doctrine de la forclusion implique qu'on tranche en chaque cas par oui ou par non, même si le discernement n'est pas toujours facile. C'est le *point de vue de la structure* — que certains dénoncent comme essentialisme.

Mais la tension demeure entre les deux optiques, continuiste et discontinuiste, dont ce n'est pas par hasard que l'une mobilise le terme de *folie*, partie constituante et révélateur de l'essence de l'homme, l'autre la *psychose*, une structure distincte parmi d'autres, à côté de la névrose et de la perversion.

Cependant, même alors, ça n'empêche pas Lacan, comme nous allons le voir, de continuer à poser que la psychose est révélatrice d'une vérité de la structure et du rapport au langage pour tout parlêtre. De sorte qu'en vérité ces deux directions de pensée, la « continuiste » et la « discontinuiste », ont *toujours coexisté* chez Lacan. Ceci est confirmé par le fait que, dans les « Propos », le rappel de « Ne devient pas fou qui veut » vient immédiatement à la suite de la première citation que j'ai donnée (sur l'être de l'homme), ce qui montre bien qu'il n'y avait pas pour lui alternative absolue.

Le dernier Lacan, disons à partir de 1973 et des nœuds borroméens, multiplie les déclarations provocatrices sur la psychose qui tendent à subvertir tout usage psychiatriquant figé de ce terme. C'est ainsi qu'aux américains, en 1975, il explique que la psychose est une tentative de rigueur, — ce qui est une vérité clinique — mais il ajoute qu'en cela justement il est lui-même psychotique. Sans doute est-ce pour réveiller les américains de leur sommeil empiriste dogmatique. Et on les voit en effet réagir troublés et pas contents. — Comment peut-on dire des choses pareilles ? — Mais il a dit que lui-même était psychotique, alors ? Mais ces déclarations sont bien faites aussi pour embarrasser ses propres élèves dans le champ de la psychiatrie : comment savoir si c'est du lard ou du cochon ? Cette ironie indécidable participe du Lacan socratique. Quoi qu'il en soit, ces paradoxes ont bien un sens clair : sans revenir sur la théorie de la forclusion, Lacan joue de la corde continuiste, et tend à subvertir une clinique qui utiliserait la forclusion pour enfermer la psychose

---

<sup>7</sup> Cf. Le « Petit discours aux psychiatres ».

dans des cases et des catégories figées. Par ailleurs le travail sur le nœud renouvelle la perspective sur la structure : le primat du symbolique se trouve relativisé puisque les trois consistances sont équivalentes (mais je ne fais ici que le mentionner).

### *Autre dualité, concernant le langage*

Reprenons maintenant le brin du langage. Nous allons y trouver une autre dualité. Si Lacan, à partir de 1953, a paru — et plus que paru — exalter les vertus du langage et de la parole — du symbolique donc — ceux qui ont fréquenté ses textes et séminaires de la dernière période peuvent savoir que le langage, sans perdre de son importance, y subit une forte dévalorisation. Lacan dit alors par exemple « on fait beaucoup de confusion sur le sujet... le langage je ne trouve pas du tout que ce soit la panacée universelle<sup>8</sup> », et c'est encore une des expressions les plus modérées de cette dépréciation.

En fait, là encore, ce serait une illusion de s'imaginer qu'il s'agit, dans ces deux valorisations opposées, seulement d'une différence liée à la chronologie, à une évolution — même si elle joue évidemment un rôle.

Comme pour les deux optiques sur la folie, il y a fondamentalement coexistence des deux côtés, même si l'accentuation varie. Le rapprochement que je fais ici (entre folie et langage), à vrai dire, n'est pas de hasard, c'est plutôt en vérité le même point.

Lacan est venu à la psychanalyse par la psychose, il ne faut jamais l'oublier : c'est le langage de la folie qui l'a introduit à l'inconscient.

### *Le langage et l'être de l'homme*

La citation célèbre que j'ai rappelée des « Propos sur la causalité psychique » donnait bien à entendre que, tout en abordant la folie en clinicien, Lacan la pensait dans ce qu'elle implique pour l'être de l'homme, et que, réciproquement, il affirme que cet être de l'homme ne peut être compris sans l'être de la folie c'est-à-dire, si on veut bien faire momentanément abstraction des complications de cette histoire de Lacan avec la philosophie, que Lacan n'est pas seulement psychiatre d'origine, psychanalyste essentiellement, mais qu'étant cela, il est aussi philosophe.

Comme certains le savent, j'ai été amené à m'intéresser — au point d'en faire un livre — à ce terme d'*être* si insistant chez Lacan, là encore avec des valorisations contrastées. Ce n'est pas un secret que Lacan a accordé la plus grande importance au philosophe qui a réintroduit de façon majeure la *question*

---

<sup>8</sup> J. Lacan, *La troisième*, p. 82, VGN.

*de l'être* au cœur de la philosophie contemporaine, à savoir Heidegger. La « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* » qui est un texte princeps pour la mise en place du concept de forclusion, est un de ceux où les concepts heideggeriens jouent un rôle décisif pour remodeler et interpréter les concepts freudiens, (rôle que j'ai essayé d'analyser en détail dans la mise en place de *Bejahung*, (ouverture de l'être, venue au jour du symbolique) *Verwerfung/Austoßung*)<sup>9</sup>. Même s'il a pris ses distances assez tôt, et déclaré solennellement qu'il n'était pas heideggerien (1962), il y a certaines thèses heideggeriennes qui ont constitué pour lui des acquis définitifs, et dont il n'a jamais renié l'origine heideggerienne.

Un de ces acquis c'est la rupture avec l'humanisme théorique : l'homme n'est pas le centre. Chez Heidegger ça implique que le centre c'est l'être, et que « l'être de l'homme » ne peut se comprendre qu'à partir du rapport de l'homme à l'être, l'être tout court, avec un grand E si vous voulez (je ferai ici comme si nous comprenions tous ce mot naturellement). Au temps de « L'instance de la lettre », du Séminaire sur *Les Psychoses*, Lacan accepte ces positions, s'en revendique même — et il ne reviendra jamais à l'anthropocentrisme théorique. Le concept lacanien de l'Autre grand A inscrit de façon définitive ce décentrement essentiel — quoi qu'il en soit du rapport à l'être dans la suite de l'élaboration de Lacan. Le grand Autre de Lacan est le lieu du signifiant et le lieu de la parole : ce terme forgé par Lacan implique clairement que le sujet, qui se croit libre et maître de lui-même, n'est justement pas maître du langage : autrement dit le décentrement est par rapport à ce lieu de la parole et du langage, tel que l'impose l'expérience de l'inconscient — que Lacan assume, comme un temps, les rapports du langage et l'être à la façon Heidegger, ou qu'il y introduise des bémols.

Un autre acquis définitif emprunté à la pensée heideggerienne de l'être, c'est que *l'homme habite le langage*, langage qui est désigné par Heidegger comme « la maison de l'être ». Ceci indique clairement qu'il n'y a aucune maîtrise de l'être parlant sur le langage. Heidegger écrit par exemple « L'homme se comporte comme s'il était le créateur et maître du langage, alors que c'est celui-ci au contraire qui est et demeure souverain<sup>10</sup> ». J'insiste : l'idée du symbolique, qui conjoint indissolublement et éclaire l'un par l'autre langage et inconscient, introduit d'emblée un radical décentrement de l'homme et aussi bien du sujet.

Par là j'ai commencé à justifier la première partie de mon titre. « L'homme pris par le langage ». Idée très nouvelle quand elle fut avancée, tombée au rang de *doxa* dominante aux beaux jours du structuralisme, et en passe aujourd'hui d'être oubliée hors la psychanalyse, les fantasmes théoriques

---

<sup>9</sup> Cf. F. Balmès, *Ce que Lacan dit de l'être*, PUF, 1999, chapitre 2, « Du oui et des non ».

<sup>10</sup> Martin Heidegger, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard NRF, p. 227.

de la maîtrise ayant tendance à se reconstituer, solidaires d'une conception instrumentale du langage.

*Oui, mais alors « torturé » ?*

C'est dans ce contexte des années 50, où Lacan trouve chez Heidegger un écho et un appui à ce qu'il est en train d'élaborer sur le langage et ses rapports à l'inconscient, mais avec tout ce que ça implique pour l'être de l'homme, moment aussi où la thèse de l'inconscient structuré comme un langage lui permet d'élaborer une théorie de la psychose nouvelle, en rupture complète avec l'explication par l'imaginaire qu'il avait développée avant 1953, que nous allons trouver l'énoncé dont j'ai fait mon titre. C'est le temps, donc, où Lacan découvre la puissance et les vertus du symbolique. Dans la « Réponse à Hyppolite » il a repris le terme heideggerien d'*ouverture de l'être* comme interprétation de la *Bejahung* de Freud : le langage est ce par quoi nous sommes ouverts à l'être, ce qui donc donne à notre existence sa pleine dimension, celle qui, justement nous dépasse. La forclusion sera un accident originaire dans cette symbolisation primordiale, le rejet d'un signifiant primordial, celui qui fait tenir l'ensemble du système signifiant. Vous connaissez ça, je pense.

C'est en travaillant ces questions que je suis tombé sur le passage suivant, qui se trouve dans une Conférence « Freud dans le siècle », contemporaine de la longue exploration par Lacan des *Mémoires* du Président Schreber, et publiée dans l'édition du séminaire *Les psychoses* : « La psychanalyse devrait être la science du langage habité par le sujet ; à la lumière de l'expérience freudienne l'homme c'est le sujet *pris et torturé par le langage*<sup>11</sup> ».

« La psychanalyse devrait être la science du langage habité par le sujet » — c'est-à-dire l'exploration scientifique, grâce à la clinique analytique, de ce que Heidegger dit en philosophe, que l'homme habite le langage. On pourrait dire que c'est là ce que présente par exemple « Fonction et champ de la parole et du langage », et tout ce qui se poursuit dans cette veine.

« À la lumière de l'expérience freudienne, l'homme c'est le sujet pris et torturé par le langage ». On voit bien que l'expérience freudienne ici, c'est en première ligne la psychose. À la lumière de l'expérience freudienne, bien loin de devoir être pensée seulement, ni d'abord, sur le mode de la carence symbolique, du déficit, la psychose montre le vrai de la structure, le vrai de l'humanité en proie au symbolique. Il reste donc vrai que la folie est une limite révélatrice de l'être de l'homme, même dans le contexte de la forclusion.

---

<sup>11</sup> J. Lacan, *Séminaire III, Les psychoses*, Paris, Seuil, p. 256, 16 mai 1956.

Il y a là indiqué le point de retournement où la fidélité à la clinique, et spécialement à la psychose, implique de rompre avec le mariage rêvé de la psychanalyse et de la philosophie de l'être, sous la bannière du langage et de son habitation : la psychanalyse devrait être... mais elle est et sera autre chose.

Vous voyez à quel point sont nouées nos deux dualités: celle concernant la psychose, et celle portant sur l'évaluation du langage. Parce que la psychose est la *vérité* de la structure, il faut dire que l'homme pris et torturé par le langage est plus essentiel que le sujet habitant le langage, qui assurément a son niveau de consistance, où psychanalyse et philosophie pourraient s'entendre. Torturé, c'est une idée qui est contenue dans l'expression « martyr de l'inconscient » que Lacan utilise pour nommer les psychotiques, même si *martyr* y ajoute celle du témoin. Martyr de l'inconscient, et martyr du langage ce n'est en fait pas très différent. La folie est le révélateur de cette vérité de l'homme dans le langage, que le Nom-du-Père contribue à tempérer et donc à masquer.

Vingt ans plus tard, en 1976, (17 décembre 1976) un passage du séminaire *Le sinthome* que vous connaissez peut-être nous donne un écho renouvelé de cette articulation où la psychose montre le vrai du rapport au langage :

Il se trouve que vendredi, à ma présentation de quelque chose qu'on considère généralement comme des cas, j'ai examiné un cas de folie assurément, qui a commencé par le sinthome *paroles imposées*. C'est tout au moins ainsi que le patient l'article lui-même, ce qui me paraît tout ce qu'il y a de plus sensé dans l'ordre d'une articulation que je peux dire être lacanienne. Comment ne sentons nous pas tous que des paroles dont nous dépendons nous sont en quelque sorte imposées? C'est bien en quoi ce qu'on appelle un malade va quelquefois plus loin que ce qu'on appelle un homme normal. La parole est un parasite. La parole est une forme de cancer dont l'être humain est affligé. Pourquoi est-ce qu'un homme dit normal ne s'en aperçoit pas ? Il y en a qui vont jusqu'à le sentir et Joyce nous en donne un petit soupçon<sup>12</sup>.

On est évidemment là bien loin de toute célébration heideggerisante de la coappartenance de l'être et de l'homme dans le langage. Mais la constance de certains points fondamentaux est bien notable :

Le langage est extérieur à ce vivant, qui du fait que le langage lui tombe dessus devient un parlêtre (formule de 1973, dont Lacan précise parfois qu'elle veut dire non pas être parlant, mais être parlé).

Cette extériorité du langage, fondamentale à toute théorie lacanienne, est assez manifeste empiriquement pour l'individu qui surgit dans un bain de langage — mais ceci est compatible avec l'habitat heideggerien. Heidegger lui aussi, nous l'avons vu, s'en prend à l'idée que l'homme serait le créateur du langage.

---

<sup>12</sup> J. Lacan, *Le sinthome, Ornicar?*, n° 8, p. 15.

Lacan n'hésite pas, parfois, à la formuler comme une thèse sur l'origine, concernant donc l'homme comme espèce, qui bien loin d'avoir inventé le langage l'a reçu, et plutôt sur la tête que comme un cadeau. Cette vue peut paraître peu scientifique. Lacan joue du fait, qu'il connaît parfaitement, que tout discours sur l'origine mythifie la structure. Agamben fait remarquer dans *Enfance et histoire* — s'appuyant notamment sur l'histoire de la pensée du langage en Allemagne au dix-neuvième siècle — que de toujours les théories sur l'origine du langage ont été divisées entre origine interne et origine externe « face à toute théorie qui voit dans le langage une “invention des hommes”, se dresse toujours celle qui voit en lui un “don des dieux”<sup>13</sup> ». Il y a là, en somme, quelque chose comme une antinomie de la raison (je laisse ici le dépassement théorique proposé par Agamben). Même si parfois Lacan présente sa thèse de l'extériorité comme une théorie d'origine de type scientifique — ce qui exige d'aménager la présentation plus franchement mythique qui fait du langage un don des dieux, là n'est pas le point. C'est pourquoi ça ne l'empêche pas, vers la même époque, de proposer une origine guère moins surnaturelle, voire maléfique, quoique apparemment plus recevable par un esprit positif, en disant qu'à son avis ce sont les femmes qui ont inventé le langage, contrairement à ce qu'on croit<sup>14</sup>.

Parmi les théoriciens sur la préexistence du langage, Lacan a d'illustres prédécesseurs en effet, notamment saint Jean, en son Prologue qui commence « Au commencement était le Verbe ». Ce Verbe, ce *Logos en archè*, est-il bien chez saint Jean le langage humain ? — peu nous importe ici, Lacan lui même l'avait utilisé de cette façon à l'appui de son propos dans le « Discours de Rome » de 1953, dans l'exaltation des pouvoirs du symbolique, de la parole et du langage. En 1974, pas par hasard à Rome, un journaliste ne l'envoie pas dire à Lacan : en somme vous n'avez rien inventé.

(19) M. Y. – (en italien) traduction : D'après ce que j'ai compris, dans la théorie lacanienne générale, à la base de l'homme, ce n'est pas la biologie ou la physiologie, c'est le langage. Mais saint Jean l'avait déjà dit : « Au commencement était le Verbe ». Vous n'avez rien ajouté à cela.

J. Lacan – J'y ai ajouté un petit quelque chose.

Je ne peux pas tout vous lire.

---

<sup>13</sup> G. Agamben, *Enfance et histoire*, Paris, Payot, 1989, p. 91.

<sup>14</sup> « Moi je serais assez porté à croire que, contrairement à ce qui choque beaucoup de monde, c'est plutôt les femmes qui ont inventé le langage. D'ailleurs la Genèse le laisse entendre. Avec le serpent elles parlent — c'est-à-dire avec le phallus. Elles parlent avec le phallus d'autant plus qu'alors pour elles c'est hétéro. Quoique ce soit l'un de mes rêves, on peut tout de même se poser la question — comment est-ce qu'une femme a inventé ça ? On peut dire qu'elle y a intérêt. Contrairement à ce qu'on croit, le phallogentrisme est la meilleure garantie de la femme. », J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », 4 octobre 1975, *Le Bloc-notes de psychanalyse* n° 5, 1985.

C'est quand le Verbe s'incarne que ça commence à aller vachement mal. Il n'est plus du tout heureux, il ne ressemble plus du tout à un petit chien qui remue la queue ni non plus à un brave singe qui se masturbe. Il ne ressemble plus à rien du tout. Il est ravagé par le Verbe. (29 octobre 1974)<sup>15</sup>.

Donc nous retrouvons le renversement de valeur radical quant au langage — la dualité toujours présente, mais avec renversement de la dominante.

Parenthèse : si toutefois on est rigoureux, « quand le Verbe s'incarne », dans saint Jean ce n'est pas le commencement, c'est la venue du Christ (*et Verbum caro factum est*). Donc là on introduit une coupure historique : ce n'est plus le langage, c'est le christianisme. C'est un Lacan nietzschéen. On peut cependant donner de cette incarnation du verbe une lecture non-théologique, et dire que c'est le passage de l'homme habitant le langage à l'homme habité par le langage, un langage qui marche tout seul — et que c'est avec ce passage de l'actif au passif que les choses se gâtent, qu'il devient torturé dans sa chair.

Alors, qu'il soit pris dans le langage fait peut-être la grandeur, et sûrement l'essence de l'homme — essence paradoxale puisqu'elle lui est étrangère — ; cela fait, en tout cas, de lui un animal malade comme l'avait déjà dit Hegel :

Comme êtres vivants, nous sommes rongés, mordus par le symptôme, c'est-à-dire qu'en fin de compte, nous sommes ce que nous sommes, nous sommes malades, c'est tout. L'être parlant est un animal malade. Au commencement était le Verbe, tout ça, ça dit la même chose<sup>16</sup>.

C'est l'expression la plus pure du retournement dont je parle, la même référence prend deux valeurs diamétralement opposées

Cette prise est une « torture »; le langage est un « parasite », un « cancer ».

La psychose révèle la vérité du rapport du parlêtre au langage, ce que l'homme dit « normal » méconnaît, le psychotique le sait. Ceci, évidemment, relativise la portée — faut-il dire métaphysique, structurale ? — disons, pour parler comme les « Propos », quant à l'être de l'homme, du tempérament apporté par le Nom-du-Père à cette torture, tempérament cependant bien effectif et non négligeable dans l'économie du sujet.

Le parlêtre, c'est le nom inventé par Lacan en 1973 pour désigner l'être humain. Il constitue une réplique manifeste à celui que Heidegger a fait valoir comme appellation ontologique de l'homme, l'intraduisible « *Dasein* », l'être-là

---

<sup>15</sup> « Alors moi, je suis pour saint Jean et son “Au commencement était le Verbe”, mais c'est un commencement qui en effet est complètement énigmatique. Ça veut dire ceci : les choses ne commencent, pour cet être charnel, ce personnage répugnant qu'est tout de même ce qu'il faut bien appeler un homme moyen, les choses ne commencent pour lui, je veux dire le drame ne commence que quand il y a le Verbe dans le coup, quand le Verbe, <sup>(20)</sup> comme dit la religion — la vraie — quand le Verbe s'incarne », *Conférence de presse*, 1974, *Lettres de l'École freudienne*, 1975, n° 16, pp. 6-26.

<sup>16</sup> *Ibidem*, *Conférence de presse*, 1974.

(introduit par le premier Heidegger, celui de *Sein und Zeit*, mais non remplacé (« berger de l'être » n'a pas connu la même carrière). L'invention lacanienne est dans le droit fil de la thèse heideggerienne de l'habitat du langage par l'homme, et Lacan n'en fait pas mystère. Mais justement il le charge de tout ce qui fait l'écart entre ce que la meilleure, voire la seule, selon lui, philosophie de ce temps, sait du langage, et ce que l'expérience analytique enseigne. Ce nom de parlêtre, il arrive à Lacan de proposer qu'il remplace celui d'inconscient, ce qui, en tout cas, indique bien qu'il s'agit du langage à la lumière de la psychanalyse, du symbolique. Pour Lacan langage et inconscient ne sont pas pensables l'un sans l'autre.

Le ravage du Verbe sur le vivant qui parle c'est en premier lieu ce caractère détraqué de la sexualité dont la clinique psychanalytique épelle les manifestations comme symptôme et dont le théorème (qui attend sa démonstration) « Il n'y a pas de rapport sexuel » propose une formule explicative synthétique. *L'étourdit* s'amuse à interroger le rapport entre l'habitat du langage et l'absence de rapport sexuel : « Est-ce l'absence de ce rapport qui les exile en *stabitat* ? Est-ce d'*labiter* que ce rapport ne peut être qu'interdit<sup>17</sup> ? ». En tout cas, ce qui est clair, c'est que *stabitat* est maintenant un exil, dirai-je pour notre propos actuel.

Quel est le rapport entre ce ravage partagé par tous les parlêtres et celui que montre la ou les psychoses ? Voilà une question pour la psychanalyse.

Il ne faudrait pas croire pourtant que dans cette période du dernier Lacan, l'autre côté, celui où l'habitat du langage est valorisé ait entièrement disparu. Un écrit célèbre de Heidegger prend comme titre une parole de Hölderlin « L'homme habite en poète ». Eh bien Lacan, au temps du séminaire *L'une-bévue*, en 1976-1977 relance l'idée de la psychanalyse comme poésie<sup>18</sup> — c'est d'ailleurs plutôt à la mode aujourd'hui de s'en aviser. La poésie, c'est l'autre côté par rapport au langage qui torture, et la psychanalyse, en tant qu'elle manie l'interprétation, ne peut miser que là-dessus. On pourrait dire que deux poètes, fous, sans doute schizophrènes, illustrent les deux faces de mon propos : Artaud a incarné mieux que personne l'homme pris et torturé par le langage, quand c'est Hölderlin qui a nommé le langage comme habitat de l'homme<sup>19</sup>.

---

<sup>17</sup> « L'étourdit », *Scilicet* n°4, p.11.

<sup>18</sup> « Il n'y a que la poésie qui permette l'interprétation. C'est en cela que je n'arrive plus dans ma technique à ce qu'elle tienne. Je ne suis pas assez poète », *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, 17 mai 1977, *Ornicar ?* n° 17-18, p. 22.

<sup>19</sup> Je dois cette idée à une remarque de Catherine Millot.